

LIVRE III.

DEPUIS LA MORT DU R. P. MULOT JUSQU'À LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(1749-1789.)

CHAPITRE I^{er}.

LE R. P. AUDUBON SUPÉRIEUR GÉNÉRAL, — LA MÈRE MARIE-LOUISE DE JÉSUS VISITE UN GRAND NOMBRE D'ÉTABLISSEMENTS. — NOUVELLES FONDATIONS. — MORT DU R. P. AUDUBON. — LES SŒURS AGATHE, DU CALVAIRE ET DE LA CROIX. — MALADIE ET MORT DE LA MÈRE MARIE-LOUISE DE JÉSUS.

Le R. P. Mulot eut pour successeur le P. Audubon, qui depuis sept ans faisait partie de la Compagnie de Marie. Ce choix ne pouvait manquer d'être très-agréable à la Supérieure générale des Filles de la Sagesse, qui n'avait pas peu contribué à le décider à entrer parmi les Missionnaires. Dans une visite que ce jeune prêtre avait faite à la Communauté, après y avoir dit la Messe, la Mère Marie-Louise de Jésus, qui ne l'avait jamais vu auparavant et qui n'en avait jamais entendu parler, ne balança pas à lui déclarer, avec un ton de conviction dont il fut singulièrement frappé, que Dieu l'appelait à

s'unir aux Pères de la Compagnie de Marie. Il était né aux Sables-d'Olonne. Il avait une mère qu'il aimait tendrement et dont il était tendrement aimé ; il se décida à en faire le sacrifice pour se livrer aux travaux des missions.

La mort du R. P. Mulot fut bientôt suivie de celle du marquis de Magnane, qui avait eu tant de part à l'établissement des Communautés de Saint-Laurent. Il mourut le 15 mars 1750, à l'âge de 86 ans, après avoir jeûné le carême jusqu'au jour où il tomba malade, et presque jusqu'au jour de sa mort qui arriva le dimanche de la Passion. Nous en parlons plus longuement dans l'histoire de la Compagnie de Marie.

Cette même année, la vénérable Marie-Louise de Jésus désira aller visiter les établissements de la Congrégation. Elle partit au mois d'avril avec l'approbation du nouveau Supérieur général. Elle avait alors 66 ans, et elle se sentait un peu indisposée, avant son départ, sans pourtant en rien dire. Un voyage de plus de cent lieues, fait à cheval par des chemins difficiles, ne pouvait manquer de l'accabler de fatigue. Elle visita les maisons de l'Hermenault, Doix, Saint-Jean-de-Liversais, Saint-Xandre, Esnandes, La Rochelle, la Flotte, Saint-Denis, Saint-Georges. Le Château, Niort, Poitiers, Airvault et Saint-Loup. Elle aurait voulu pousser ses visites jusque dans l'Anjou et la Bretagne ; mais ses forces étaient à bout.

La ferveur de toutes ses filles fut pour elle un grand sujet de consolation, comme elle fut pour ses filles, à son tour, un grand sujet d'édification. Arrivée dans leurs maisons, elle leur témoignait une grande bonté et leur donnait les marques les plus expressives de sa tendresse maternelle. Les Sœurs, de leur côté, s'ouvraient à cette

bonne Mère avec une confiance toute filiale. Elle rentra à Saint-Laurent, après deux mois d'absence, et son retour fit éclater la joie la plus vive dans la Communauté. Toutes les Sœurs voulurent témoigner à Dieu leur reconnaissance pour la protection qu'il avait accordée à leur Mère, pendant son voyage, et allèrent ensemble chanter le *Te Deum* à la chapelle.

Dans les cinq années qui suivirent, on fonda successivement les établissements de Dinan, Angoulême, Louvigné, La Cueilie, Vars, Montendre, Cognac, Aigrefeuille, La Jarrie, Trégavou et Saint-Lô. Ce dernier établissement était à peine fondé quand le Père Audubon mourut, en donnant une mission au Poiré-sous-Velluire, le 16 décembre 1755. Il fut remplacé, le 24 du même mois, par le P. Besnard, qui a rendu les plus grands services à toute la famille de Montfort.

Ainsi, Marie-Louise de Jésus voyait les premiers successeurs du grand serviteur de Dieu arriver avant elle à la fin de leur course ; elle voyait aussi un grand nombre de ses filles la devancer dans la céleste patrie. Ces pertes sensibles contribuaient à la détacher de plus en plus de la terre et à la faire soupirer après le repos et les délices du ciel. Son grand âge et l'épuisement de ses forces lui annonçaient d'ailleurs qu'elle arriverait bientôt elle-même au dernier jour de son pèlerinage sur la terre.

En 1757, 1758 et 1759, elle eut la douleur de perdre trois de ses Sœurs les plus édifiantes ; ce qui fut pour elle comme une annonce que son départ n'était pas éloigné. Ces trois vertueuses Religieuses étaient les Sœurs Agathe, du Calvaire et de la Croix.

La Sœur Agathe, appelée dans le monde Mademoiselle de Linax, était née à la Chaise, au diocèse de Poitiers. Son

père, qui était un gentilhomme anglais, avait des parents dans ce pays ; c'est ce qui le détermina à venir s'y établir, afin de pouvoir vivre en bon catholique avec plus de liberté. Quand il mourut, sa demoiselle était encore en bas âge. On la mit en pension chez les Sœurs de la Providence de Saumur, où elle ne fit pas moins de progrès dans la vertu que dans la science. Portée à la piété, dès son enfance, elle avait, toute jeune encore, le désir d'être Religieuse. Aussi, dès qu'elle eut entendu parler de la Congrégation de la Sagesse, elle déclara que c'était là qu'elle voulait aller. Elle avait tout ce qu'il fallait pour plaire au monde. A tous les avantages extérieurs elle unissait une grande intelligence, beaucoup d'esprit, des connaissances très-étendues pour son sexe et pour son âge. On craignit un instant que ces avantages naturels ne lui inspirassent le goût du siècle ; mais non, Dieu l'avait dotée d'une piété solide, et particulièrement d'une humilité profonde. Elle savait que plus Dieu lui avait donné, plus elle devait lui donner à son tour. Elle n'avait qu'une crainte, c'était de ne pas l'aimer avec assez d'ardeur et de ne pas le servir avec assez de perfection, pour proportionner autant que possible sa reconnaissance à tous les bienfaits naturels et surnaturels qu'elle en avait reçus. Admise à la profession religieuse, elle comprit qu'elle devait encore plus à Dieu que jamais. Elle regardait avec raison la grâce de la vocation religieuse comme la plus grande que le ciel lui eût accordée après le baptême.

Jésus-Christ devenu son Epoux se chargea de la faire marcher à grands pas dans la voie de la perfection, en lui faisant partager sa croix, qu'elle accepta joyeusement comme une faveur du ciel, et qu'elle porta avec foi et cou-

rage jusqu'à son dernier soupir. Sa santé fut constamment languissante, et elle avait presque toujours des maux de tête véritablement affreux. Après l'avoir fait passer dans plusieurs établissements, ses Supérieurs la rappelèrent à la Communauté. Elle fut chargée de visiter les malades du bourg de Saint-Laurent et des villages voisins. Elle était si remplie de zèle et de charité qu'elle ne refusait jamais un service qu'on venait lui demander. Ne consultant point ses forces, mais son courage et le désir qu'elle avait d'obliger tout le monde et de faire le plus de bien possible, elle finit par tomber dans un épuisement complet. Elle s'était tellement échauffé le sang qu'elle contracta une maladie terrible qui la fit cruellement souffrir pendant trois ans ; son corps n'était qu'une plaie. Avec cela, elle était tourmentée par de grandes peines d'esprit qui la réduisaient à un état pitoyable.

C'était un spectacle véritablement affligeant pour ses Sœurs, qui étaient pour elles remplies d'estime et d'affection, et qui ne pouvaient lui apporter aucun soulagement. Elle éprouvait une grande crainte des jugements de Dieu ; elle se figurait qu'elle ne l'aimait pas, et cependant elle n'avait cessé de donner, en toutes circonstances, les preuves les plus admirables de la plus ardente charité. « Ah ! que vous êtes heureuses, disait-elle à ses Sœurs, d'aimer le bon Dieu, de le prier, de jouir des douceurs de sa présence ! Il n'y a que moi qui ne le puis faire ! »

Quand Dieu eut achevé de purifier cette belle âme, et lui eut fait recueillir tous les mérites d'une longue et cruelle souffrance, il lui rendit le calme et l'inonda même des plus suaves consolations. Elle reçut les derniers sacrements avec de grands sentiments de foi, d'amour et de confiance ; puis elle expira doucement entre les bras

de Jésus, son divin Époux, en lui disant qu'elle l'aimait. C'était le 16 octobre 1757.

La Sœur du Calvaire, qui ne survécut que quelques mois à la Sœur Agathe, s'appelait dans le monde Louise le Bel. Elle était fille de M. le Bel, seigneur des Fosses, d'une famille très-ancienne et très-noble. Sa mère s'appelait de Fleury. Le père et la mère de Louise prirent un grand soin de son éducation, et lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu et son amour. Le ciel l'avait douée d'une humilité profonde et d'une douceur angélique. Pendant que le P. Mulet et ses confrères prêchaient une mission à Niort, Mademoiselle le Bel alla les entendre et leur découvrit le dessein qu'elle avait de se retirer du monde. Les Missionnaires lui firent connaître la nouvelle Communauté de Saint-Laurent, et c'est là qu'elle entra quelque temps après. Elle fut des premières qui prirent l'habit des Filles de la Sagesse des mains du Père Mulet, en 1722.

La Sœur Marie-Louise de Jésus connut bientôt tout le mérite de cette nouvelle Professe, et elle ne tarda pas à lui donner toute sa confiance. Elle l'envoyait commencer les nouveaux établissements, ou bien elle l'emmenait avec elle, afin de la produire sous les yeux de ses Sœurs comme un modèle de toutes les vertus. Elle demeura successivement à La Flotte, à Esnandes, à Saint-Xandre, à l'Hermenault et à Niort. Partout elle a laissé une étonnante réputation de sainteté. Dieu bénissait d'une manière si visible les soins qu'elle donnait aux malades, qu'avec les remèdes les plus simples elle opérait des guérisons qu'on regardait comme miraculeuses. Elle ne fut pas sans rencontrer des croix sur son chemin ; mais elle les porta toujours avec patience et courage.

Etant tombée malade à Niort, elle revint à Saint-

Laurent, où elle fut exercée d'une manière terrible, l'espace de neuf ans, par différentes maladies. Quelques instants avant de mourir, elle parlait du ciel avec de si grands transports d'amour, et exprimait si vivement le désir ardent qu'elle avait d'être unie à son souverain Bien, que les Sœurs qui l'entendaient en étaient ravies d'admiration. Sa mort bienheureuse arriva le 22 mars 1758. La Sœur Marie-Louise de Jésus, qui avait coutume de la proposer pour modèle à toute la Communauté, versa sur elle des larmes abondantes.

Le 12 janvier 1759, mourut, en odeur de sainteté, à Esnandes, la Sœur de la Croix que nous avons vue recevoir le saint habit de la Sagesse de la main de Montfort, à La Rochelle, le 22 août 1715, et dont il a été question plusieurs fois. Elle s'appelait, dans le monde, Marie Regnier. Montfort, qui avait une parfaite intelligence des voies de la sainteté, dit, un jour, en parlant d'elle à la Sœur Marie-Louise : « Ma fille, Marie Regnier que je vous envoie est une sainte. » Le serviteur de Dieu, par une lettre du 12 août 1715, la presse vivement d'entrer parmi les Filles de la Sagesse, en suppliant en même temps son père de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu. Cette lettre mérite de trouver ici sa place.

« Ma chère fille, vive Jésus ! vive sa croix !

« La grâce du Saint-Esprit ne souffre point de retardement. Dieu, qui demande quelque chose à sa créature, lui parle doucement, et ne veut pas forcer sa liberté ; mais plus on retarde à faire ce qu'il demande si délicatement, plus il diminue son appel ; plus sa voix devient sourde, plus sa justice s'irrite. Prenez garde à vous. Monseigneur, à qui j'ai parlé depuis quelques jours,

veut que vous veniez ici, chez les Filles de la Sagesse ; et moi je le désire et je vous en prie. Pour que vous ne puissiez pas résister à l'appel du Très-Haut, voilà un exprès et une commodité que je vous envoie. Apportez vos hardes nécessaires, et de quoi avoir un pauvre habit de sainte Claire, ou plutôt de la pauvreté de Jésus-Christ. Les Filles de la Sagesse vous aiment et vous demandent. Mille raisons de nature et de grâce, que je ne vous dis point, vous appellent demain ici. Après l'Assomption, je pars incessamment pour une grande et longue mission ; mais je veux vous voir ici, avant de partir. Monseigneur, qui veut vous voir, part aussi. Dépêchez-vous donc. Plus vous retardez, moins votre sacrifice et votre victoire sont agréables à Dieu, et je vous déclare que, si vous ne profitez pas d'un témoignage d'estime et d'amitié que je ne donne à aucun autre, je ne vous verrai jamais. Votre trouble s'augmentera de jour en jour ; et peut-être que voilà le commencement de votre perte. Ne dites point : « Après les vendanges j'obéirai à Dieu » ; car vous feriez une cruelle injure à ce grand Seigneur. Vous feriez comme le jeune homme de l'Evangile qui perdit sa vocation pour avoir voulu ensevelir son père avant de suivre Jésus-Christ. Tout à vous.

« Ces mots suivants sont à votre père. »

« Maître Regnier, je vous salue en Jésus-Christ, et je vous prie de ne pas vous opposer à la volonté de Dieu sur la fille qu'il a mise en dépôt entre vos mains. Elle n'a été à vous que pour la lui garder jusqu'à aujourd'hui dans l'innocence de son baptême, comme vous avez bien fait. Mais vous ne pouvez pas vous l'attacher. C'est un bien de Dieu ; c'est un bien d'autrui que vous ne pouvez

pas voler impunément. Si vous la lui sacrifiez avec ces pères et mères qui, comme l'histoire nous l'apprend, ont généreusement sacrifié leurs fils et filles uniques à Dieu, avec Abraham, quelles bénédictions je vois prêtes à tomber sur votre personne et ce qui vous appartient ! Quelle gloire et quelle couronne je vois préparées pour vous dans l'éternité ! Mais, etc. »

On n'a pas le reste de cette lettre qui nous fait si bien connaître l'estime que Montfort avait de la vertu de cette jeune fille.

Pendant toute sa vie, la Sœur de la Croix ne cessa de marcher à grands pas dans la voie de la perfection. Il se trouva à Esnandes, au moment de ses funérailles, un grand nombre de prêtres et une foule de laïques accourus de toutes parts. Tous avouaient qu'ils étaient venus à son enterrement, moins afin de prier Dieu pour elle que dans l'espérance qu'elle prierait pour eux dans le ciel.

Les derniers établissements fondés par la Mère Marie-Louise de Jésus furent, de 1756 à 1759, ceux de Villedieu, Valognes, Carentan, Dolus et les Incurables de Poitiers. Elle eut même encore la consolation de voir ses filles appelées par Mgr l'évêque de Vannes à gouverner l'hôpital de Lorient ; mais les Sœurs n'entrèrent en possession de cet important établissement que quelques mois après qu'elle eut quitté cette vie,

Le moment approchait où cette fidèle servante de Dieu allait recevoir, à son tour, la récompense du ciel qu'elle avait si bien méritée. Dieu, qui voulait la purifier de plus en plus et préparer ses filles à la perte douloureuse qu'elles allaient faire, la leur annonça par un événement qui, sans être un danger prochain, ne laissa pas de jeter toute la Communauté dans de vives alarmes. Un jour,

comme elle sortait de sa chambre, pour aller dire adieu et donner ses derniers avis à une Sœur qui partait pour un établissement, elle heurta du pied un morceau de bois qui se trouvait sur son passage, et, en tombant contre un mur, elle se déboîta l'épaule droite. On ne peut dire tout ce que cet accident lui occasionna de souffrances pendant plusieurs mois; mais rien n'était capable d'altérer sa patience et de lui faire perdre sa tranquillité d'âme.

Quelque triste que fût son état, il ne l'était pas encore assez pour l'ardeur qu'elle avait de souffrir. Elle voulut appesantir sa croix, en prenant, pour la garder et la soigner, la novice la moins propre à lui porter secours. Elle connaissait son peu d'habileté et sa lenteur : c'est pour cela qu'elle la choisit de préférence à d'autres novices plus habiles et plus délicates, et même à des Sœurs qui se seraient fait un plaisir de passer les jours et les nuits auprès d'elle, afin de pourvoir à tous ses besoins.

Comme Montfort dont elle avait toujours suivi si bien les leçons et les exemples, elle aimait passionnément la croix; elle était heureuse quand Dieu la favorisait de quelques humiliations et de quelques souffrances. Dans sa dernière maladie, elle se plaisait à parler de la croix et du divin Crucifié qui, par amour pour les hommes, avait versé tout son sang sur le Calvaire. Ses entretiens ne pouvaient manquer de faire sur toutes ses Sœurs la plus salutaire impression. Aussi, malgré la tristesse que leur causait son état, elles éprouvaient un indicible bonheur à se ranger autour d'elle, pour l'entendre parler de Dieu et des choses de Dieu. Un jour, comme elle gardait longtemps le silence, l'une des Sœurs lui en fit l'observation : « A quoi pensez-vous, ma chère Mère ? Vous ne dites plus rien. — J'étais avec mon Jésus », répondit-elle. On avait remarqué que, depuis sa chute, elle semblait

n'être plus de ce monde. Elle désirait ne plus s'occuper de rien dans la maison, afin de ne penser qu'à elle-même, à Dieu et au ciel.

Son mal avait presque disparu, lorsqu'une fièvre violente vint s'emparer d'elle : c'était l'annonce de sa fin prochaine. Elle se confessa, en versant des larmes abondantes sur les fautes de sa vie, comme si elle eût été la plus grande pécheresse de la terre. « Que de péchés depuis soixante-quinze ans ! disait-elle. Ah ! que j'ai de regret, mon Jésus, de voir mon âme si tachée ! Je vous en demande pardon. » On lui donna le saint Viatique, qu'elle reçut avec la foi la plus vive et la charité la plus tendre et la plus ardente. Elle pria ensuite ses Sœurs qui l'entouraient de se retirer, et elle fit fermer les rideaux de son lit, afin de ne plus s'entretenir qu'avec Celui qui allait bientôt faire sa félicité dans le ciel. Elle eût voulu mourir sur une simple paille pour avoir la consolation de terminer sa vie dans un état semblable à celui de Jésus naissant sur la paille, puisqu'elle ne pouvait pas, comme lui, expirer sur la croix. Mais, quand on lui eut représenté que sa faiblesse et son accablement ne permettaient pas de se rendre à ses désirs, elle ne persista pas. Elle demanda encore qu'on lui chantât quelques couplets d'un cantique du P. Surin sur la soumission à la volonté de Dieu.

Deux jours avant sa mort, le Supérieur général lui demanda laquelle de ses filles elle jugerait propre à lui succéder, si Dieu l'enlevait à sa Congrégation. « Je ne veux point, dit-elle, m'en mêler, car il faut tant de vertus pour une Supérieure que je ne méritais pas de l'être. Il faut qu'une Supérieure ait beaucoup de prudence, beaucoup d'humilité, beaucoup de douceur, beaucoup de condescendance pour ses Sœurs ; car combien de fois n'ai-je pas été les chercher, quand je savais qu'elles avaient

quelque sujet de peine, afin de leur faire sentir leurs petites misères, et aussitôt elles se jetaient à genoux, m'avouaient leurs faiblesses, et cela était fait. Voilà comment doit agir une Supérieure. Elle doit rechercher les Sœurs.»

Ces paroles sont admirables ; elles devraient être gravées sur toutes les murailles, dans les chambres des Supérieures de Communautés religieuses. Elles ne conviennent pas seulement aux Supérieures générales, mais encore aux Supérieures locales, qui ont besoin aussi de beaucoup de prévenance, de beaucoup d'humilité, de beaucoup de douceur, de beaucoup de condescendance pour les Sœurs, qu'elles doivent rechercher et non pas éloigner d'elles.

La maladie faisant de rapides progrès, on jugea à propos de donner l'Extrême-Onction à la pieuse malade. Elle reçut ce dernier sacrement avec les sentiments les plus parfaits, répondant elle-même au prêtre qui l'administrail. Quand celui-ci lui présenta son crucifix à baiser, elle fit fondre en larmes toutes les personnes présentes, par les paroles enflammées qu'elle adressait à son Dieu mort sur la croix pour le salut du monde. « Ah ! mon Jésus ! disait-elle ; ah ! mon cher Epoux, mon cher Sauveur ! vous êtes mort pour moi sur la croix ; n'est-il pas bien juste que je meure pour vous et avec vous ! » Elle parut, un instant, comme inquiétée par le démon ; car une Sœur qui la veillait la nuit l'entendait dire : « Retire-toi dans les enfers ; c'est là ta demeure. Pour moi, il y a longtemps que mes pensées et tous mes désirs sont à Jésus. »

Comme elle s'apercevait que ses forces diminuaient de moment en moment, elle songea à transmettre à sa Congrégation ses dernières volontés. Ne pouvant les mettre elle-même par écrit, elle les dicta à la Sœur Honorée, Maîtresse des novices. C'était son testament qu'elle laissait à ses chères filles ; le voici :

« Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Etant sur le point de rendre compte à mon Créateur de la manière dont je me suis conduite à l'égard des Filles de la Sagesse, dont j'ai eu le bonheur de porter la première l'habit, et voyant clairement se vérifier tout ce que M. de Montfort m'avait dit : que je serais un jour à la tête d'une nombreuse Communauté, et qu'on verrait dans la suite des temps une pépinière de Filles de la Sagesse, je me crois obligée de leur recommander à toutes, présentes et à venir, de ne s'écarter jamais de l'esprit primitif de notre saint Fondateur, qui est un esprit d'humilité, de pauvreté, de détachement, de charité, d'union les unes avec les autres.

« Je leur recommande en outre, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir toujours une dépendance sans réserve de la Communauté établie à Saint-Laurent-sur-Sèvre ; de la regarder comme le chef-lieu de toute la Congrégation, d'en regarder la Supérieure et toutes celles qui lui succéderont en cette charge comme leur Supérieure générale ;

« D'avoir du respect et de la soumission pour le Supérieur des Missionnaires du Saint-Esprit, aussi fondés par M. de Montfort, et à ses successeurs dans la même place, comme celui qui leur a été donné par lui pour gouverner généralement toute la Congrégation et y maintenir la vigueur de la Règle ; d'avoir du respect et de la reconnaissance pour celui des Missionnaires qui aura la charité de tenir la place de confesseur des Filles de la Sagesse. Ce faisant, elles seconderont mes désirs ; elles feront ce que Dieu m'a fait la grâce de pratiquer, pendant que j'ai été sur la terre, et elles accompliront la dernière

volonté d'une Mère qui les a toujours aimées, qui les aime encore, et les aimera, et ne les oubliera point après sa mort.

« Ne pouvant écrire moi-même tout au long mes susdites présentes volontés, à raison de ma grande faiblesse, je les ai fait mettre sur le papier par la Sœur Honorée, Maitresse des novices, et les ai signées de ma main.

« A Saint-Laurent, le 23^e jour d'avril 1759.

« MARIE-LOUISE DE JÉSUS, Supérieure générale. »

Les Sœurs présentes attestèrent, par un acte en forme, qu'elles avaient été témoins et dépositaires des dernières dispositions et volontés de leur vénérable Mère et première Supérieure générale, et promirent, au nom de toute la Congrégation, de s'y conformer. Cet acte était signé par les Sœurs Florence, Assistante, Honorée, Maitresse des novices, Julie, Armelle, Emérentienne, Radegonde et Victoire.

Après cet acte que Marie-Louise de Jésus avait raison de regarder comme très-important, elle ne songea plus à la terre. Elle répétait continuellement des antiennes en l'honneur de la Sainte Vierge, comme le *Magnificat*, le *Salve Regina*, le *Regina cœli*. Quelques heures seulement avant sa mort, elle redisait sans cesse : *Alleluia, alleluia*. La Sœur Julie, voulant savoir si elle était bien à elle-même et si elle avait encore toute sa présence d'esprit, lui demanda ce que voulait dire en français le mot *Alleluia* ; elle lui répondit qu'*alleluia* voulait dire *réjouissons-nous*. Un moment après, tenant en main son crucifix, elle proféra ces paroles : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Ce furent les dernières ; et elle remit sa belle âme entre les

bras de son Créateur, vers les huit heures du soir, un samedi, 28 avril 1759, au même mois, au même quartier, à la même heure, dans le même lieu qu'était décédé le Vénérable de Montfort. Nous ajouterons encore, pour compléter la ressemblance, qu'elle portait le même nom, puisqu'elle s'appelait Marie-Louise et Montfort Louis-Marie, qu'elle mourut dans les mêmes sentiments, que ses obsèques furent célébrées par le même prêtre, à 43 ans de distance ; qu'elle fut inhumée dans la même chapelle de la Sainte Vierge. Elle mourut âgée de 75 ans, après une vie consacrée tout entière au service de Dieu et du prochain.

La nouvelle de sa mort jeta la consternation, non-seulement dans toute la Congrégation de la Sagesse et chez les Missionnaires de la Compagnie de Marie, mais encore dans tous les lieux où elle était connue. Elle était vénérée comme une sainte et aimée comme une mère par tous ceux qui avaient été en relations avec elle. Chacun s'empressa d'avoir quelque objet qui eût été à son usage ; on coupa de ses cheveux et l'on partagea des morceaux de ses vêtements. Le lendemain de sa mort, il se trouva à Saint-Laurent une foule prodigieuse de peuple ; mais ses funérailles n'eurent lieu que le lundi, dans la soirée, afin de donner le temps de prendre son portrait, ce qu'elle n'avait jamais voulu permettre pendant sa vie.

Ses éclatantes vertus, son titre de fondatrice de la Congrégation de la Sagesse et tous les rapports qu'elle avait eus avec Montfort, engagèrent à placer sa tombe dans la chapelle de la Sainte Vierge de l'église paroissiale de Saint-Laurent, à côté de celle du serviteur de Dieu. Il nous est permis d'espérer que cette tombe, un jour, sera glorieuse comme celle de Montfort, et que les vertus de la fille seront célébrées dans l'Eglise comme celles du père.

C'est M. Rougeon de la Jarrie, ancien doyen de Saint-Laurent, lequel avait donné sa démission, qui fit ses obsèques, comme il avait présidé celles de Montfort. On voit aussi la tombe de ce respectable doyen devant le même autel de la Sainte Vierge, à quelques pas de la balustrade.

Marie-Louise de Jésus était d'une taille au-dessus de la moyenne. Elle avait la tête petite et ronde, le teint d'un brun clair, les yeux bleus, les sourcils noirs, les cheveux blonds, le nez et la bouche un peu gros. Son regard était gracieux et modeste, son abord était prévenant; mais, lorsque le cas l'exigeait, elle prenait un air de gravité et même de sévérité qui la faisait craindre et respecter. Enfin, l'on voyait sur toute sa personne un air de décence et de piété, auquel le monde lui-même ne pouvait s'empêcher de reconnaître une fille de mérite et une grande servante de Dieu; mais Dieu tout seul connaissait toute la beauté de son âme et toutes les richesses de son cœur.

CHAPITRE II.

LA SŒUR SAINTE-ANASTASIE SUCCÈDE A LA MÈRE MARIE-LOUISE DE JÉSUS. — LE CHAPELET NOIR QUE PORTAIENT LES NOVICES EST REMPLACÉ PAR LE CHAPELET BLANC. — BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE. — DES SŒURS CONVERSES.

Après le décès de la première Supérieure générale des Filles de la Sagesse, il fallut bien lui nommer une remplaçante. Les Sœurs se préparèrent, par la prière et la communion, à cette première élection qui était sans doute d'une très-grande importance. Les suffrages se réunirent en faveur de la Sœur Sainte-Anastasie, connue dans le monde sous le nom de Jeanne Barret. Elle était née à Niort en 1707. Entrée au noviciat en 1730, elle fit profession le 30 août 1731. Elle avait 52 ans, lorsqu'elle fut nommée Supérieure générale. Elle possédait toutes les qualités propres à lui faciliter le moyen de faire beaucoup de bien dans la charge qui lui était imposée. Aussi en a-t-elle fait beaucoup, mais non sans trouver des contradictions.

La Supérieure générale de la Sagesse est élue pour trois ans, et elle peut être élue plusieurs fois de suite; mais, d'après l'usage que nous verrons s'établir et se maintenir dans la Congrégation, elle se retire après avoir porté pendant neuf ans la lourde charge qu'on lui a mise trois fois sur les épaules. En 1763, toutes les Sœurs se proposaient d'élire pour la troisième fois la Mère Sainte-Anastasie, quand le P. Besnard, Supérieur général, se montra d'un avis contraire. Il trouvait des inconvénients à laisser trop longtemps la même Supérieure à la tête de

la Congrégation. Mais bientôt il revint sur sa résolution, et les Sœurs eurent la liberté de voter selon qu'elles le jugeaient convenable. Tous les suffrages ne pouvaient manquer de se réunir en faveur d'une Mère qui gouvernait avec sagesse la Congrégation depuis six ans, et qui était aimée et respectée de toute sa Communauté autant qu'elle pouvait l'être.

En sortant de charge, la Mère Sainte-Anastasie ne resta point à Saint-Laurent. On pense qu'elle se retira aussitôt à l'hôpital de Niort; c'est là en effet qu'elle mourut le 31 mars 1773, à l'âge de 66 ans. Pendant les années de son généralat, de 1759 à 1768, on fonda les établissements de Lorient, Quimperlé, Port-Louis, Miniac, Dol, Luçon, Locminé, Sarzeau, le Croisic, Vannes et Saint-Paterne d'Orléans.

Au mois de mai 1760, le R. P. Besnard, de concert avec les Sœurs, jugea à propos de donner aux novices le chapelet blanc à la place du chapelet noir qu'elles portaient auparavant suspendu à leur côté. Il les réunit au noviciat, et leur fit voir, dans une exhortation touchante, combien elles devaient aimer et honorer la Sainte Vierge, puisqu'elles avaient le bonheur d'être revêtues de ses livrées. Il leur dit aussi que la blancheur de leur chapelet leur marquait l'amour qu'elles devaient avoir pour la pureté de corps, d'esprit et de cœur, et qu'elles devaient sans cesse demander cette précieuse vertu à Notre-Seigneur par l'intercession de sa très-sainte Mère. Il ajouta que ce chapelet était une imitation de la couleur du voile que l'on donne aux novices dans les autres Communautés religieuses. Il établit à cette occasion une petite cérémonie pour l'admission au noviciat et pour la réception du chapelet.

Souvent les plus minces objets sont pour nous pleins

de charmes, parce qu'ils nous rappellent de délicieux souvenirs. C'est ainsi que l'on aime et que l'on conserve avec bonheur à la maison de la Sagesse la petite cloche que l'on aperçoit maintenant au-dessus de la porte d'entrée. C'était le gros bourdon de la Communauté, il y a un siècle et davantage; il faut avouer qu'il n'était pas besoin de puissants appareils pour le hisser à son beffroi. Cette petite cloche cependant dut faire éprouver de douces émotions aux Filles de la Sagesse, quand elle fit entendre ses premiers sons, en 1762. Elle était alors la voix de l'Epoux, appelant ses chastes épouses au pied des autels, pour la prière, la méditation, l'audition de la parole sainte et l'assistance à l'auguste sacrifice de la Messe. Aujourd'hui elle appelle encore, de temps en temps, quelques Filles de la Sagesse qui se hâtent de se rendre à sa voix; elle sonne le plus souvent pour appeler celles qui sont en charge, et c'est pour elle un honneur; elle sonne aussi pour saluer, la première, les Sœurs qui viennent de loin se reposer un peu dans leur chère Communauté. Elle porte cette inscription: « Je m'appelle Louis-Marie Grignon de Montfort; je pèse 33 livres, en l'honneur des 33 années que Notre-Seigneur Jésus-Christ a passées sur la terre. J'ai été faite par J. Bazin, à Nantes, en 1762. »

Les quatre années suivantes n'offrent rien de remarquable; mais la date de 1767 n'est pas sans importance pour la Communauté de la Sagesse, puisque c'est à cette époque que l'on a commencé à accepter dans la Congrégation des Sœurs converses. Cette innovation assurément très-considérable s'est faite après un long et mûr examen, et, depuis ce temps, on n'a point à regretter d'avoir interprété de cette manière la pensée du Vénérable de Montfort, et d'avoir ainsi complété son œuvre. On peut affirmer que c'est la divine Providence qui a ins-

piré de faire ce changement auquel on n'avait point pensé jusque-là.

Nous allons dire ce qui a donné lieu à cette innovation, en ajoutant quelques mots, pour faire connaître la position de ces modestes Religieuses qui ne sont point étrangères à la famille de Montfort, puisqu'elles vivent sous le même toit que les autres et sous la même autorité, avec les mêmes engagements et les mêmes avantages. La différence d'habits et d'emplois ne les empêche point de faire partie de la Congrégation de la Sagesse, bien qu'à un degré inférieur.

Avant 1767, les *Vierges*, instituées à Saint-Laurent par le Père de Montfort, se faisaient un bonheur d'aller faire à la Communauté les plus gros ouvrages. Quelques-unes étaient gagées et demeuraient dans la maison ; les autres y allaient seulement en journée, quand on en avait besoin. A l'époque dont nous parlons, trois d'entre elles étaient en demeure à la Communauté. L'une des trois s'appelait Marianne Châtain ; elle était née à Rorthais, alors du diocèse de La Rochelle, le 28 mai 1729. C'était une fille très-laborieuse et d'une grande vertu. Elle avait tant d'ouvrage dans la maison qu'il lui était impossible de faire tous les exercices de piété que les autres *Vierges*, ses compagnes, faisaient dans le monde. Un jour, elle témoigna ses inquiétudes à la Mère Supérieure de la Sagesse en des termes qu'on nous saura gré de reproduire : « Ma chère Mère, dit-elle, mon emploi ne me laisse que fort peu de temps pour vaquer à mes exercices de piété ; j'en aurais davantage, en travaillant dans le monde pour gagner ma vie. Ne croyez pas, ma chère Mère, que l'ouvrage me fasse peur, ni que ce soit par une dévotion mal entendue que je vous dis ceci ; non. Voici ce qui me détermine : ma conscience me reproche de manquer à mes exercices de piété pour gagner de l'argent.

Si vous vouliez me permettre de faire des vœux, je travaillerais tout autant, mais ce serait avec une grande paix et tranquillité d'âme, parce qu'alors ce ne serait pas pour gagner de l'argent, ce serait uniquement pour le bon Dieu, et le mérite de l'obéissance me tiendrait lieu de tout. »

Ces sentiments étaient véritablement admirables, et Dieu qui les inspirait devait encore les récompenser, en portant les Supérieurs à se rendre aux désirs de cette pieuse fille, si digne de servir de modèle à toutes les Sœurs converses de la Sagesse, qui doivent comprendre aussi que le mérite de l'obéissance tient lieu de tout, et qu'il est infiniment avantageux de travailler, non pas pour de l'argent, mais pour Dieu. Après y avoir réfléchi, on jugea à propos de l'admettre à faire des vœux, en l'avertissant toutefois qu'on ne pouvait la recevoir qu'en qualité de Sœur converse. « Cela m'est égal, répondit-elle, pourvu que je sois Religieuse et que je n'aie plus qu'à obéir. »

Etre Religieuse et obéir, voilà donc ce que désirait avec ardeur cette vertueuse fille. Ses pieux désirs furent accomplis. Après plusieurs essais, on lui donna à peu près le même costume que portent aujourd'hui les Sœurs converses ; seulement son habit était brun, comme l'était alors celui des Vierges. Ce n'est que depuis la Révolution que l'habit noir a remplacé l'habit brun. Le nom de Marianne fut changé, à la profession, pour celui de Jeanne.

Ses deux autres compagnes ne partagèrent point le même bonheur ; mais, pour les consoler et les récompenser de leur dévouement, on leur promit de les inscrire sur le catalogue des Sœurs, et de leur donner part aux prières de la Communauté, après leur décès. Toutes deux

sont mortes dans la maison. La Sœur Jeanne a montré jusqu'à la fin qu'elle aimait à travailler pour Dieu et à obéir. Elle n'a cessé d'édifier la Communauté qu'elle a quittée pour le ciel, le 5 juin 1816, à l'âge de 87 ans.

Avant 1793, on n'avait encore reçu que huit Converses, en comprenant dans ce nombre la Sœur Jeanne. En 1800, elles étaient au nombre de six à la Communauté. Pendant la Révolution, elles se signalèrent par un dévouement admirable pour la religion et ses ministres. Plusieurs d'entre elles ont plus d'une fois exposé courageusement leur vie. Elles étaient, à l'exception d'une seule, des environs de Saint-Laurent. Elles ne s'éloignèrent point de la Maison-Mère, et elles ne la quittèrent tout à fait que dans les plus mauvais jours, c'est-à-dire, en 1793, 1794 et 1795, et encore, pendant ce temps-là, rendirent-elles les plus grands services aux autres Sœurs cachées dans le voisinage, et au Père Supiot qui ne s'éloigna pas non plus. Ce vénérable Père, voulant reconnaître les services rendus par ces courageuses filles, proposa à quatre d'entre elles de prendre l'habit gris des Sœurs de chœur. Deux acceptèrent cette faveur, les Sœurs Geneviève et Hélène ; les deux autres, Sœur Louise et Sœur Françoise, la refusèrent par humilité.

Les Sœurs Geneviève et Hélène eurent l'honneur de prendre l'habit gris, le 6 janvier 1800. La Sœur Geneviève n'a point quitté la Communauté ; elle y a continué son emploi, qui était celui de la boulangerie, jusqu'à sa mort arrivée le 22 janvier 1812 ; elle était alors âgée de 50 ans. La Sœur Hélène fut envoyée à Brest, où elle est restée plusieurs années. Elle est revenue terminer sa religieuse carrière à Saint-Laurent, le 24 janvier 1837, à l'âge de 75 ans.

Dans les premières années qui suivirent la Révolution,

on n'admettait à la profession qu'un très-petit nombre de Sœurs converses, une ou deux par an seulement, puis trois ou quatre. Ce ne fut qu'à l'arrivée du P. Deshayes que l'on commença à en recevoir davantage. Dès l'année 1823, on en reçut jusqu'à 28. A la fin de cette même année, on établit un noviciat en règle pour les Sœurs converses. En peu de temps ce noviciat se trouva considérable, et, en 1833, les Converses étaient déjà arrivées au nombre de 350 environ.

Comme elles n'étaient point destinées à occuper les mêmes emplois que les Sœurs de chœur, et que leur travail les mettait dans l'impossibilité de suivre exactement les mêmes exercices, on crut devoir leur donner un règlement particulier, qui fut dressé au mois de janvier 1829. Cependant leur nombre croissait toujours, et pouvait égaler bientôt celui des Religieuses de chœur. On finit par comprendre que cela pouvait donner lieu à de graves inconvénients, que l'on commençait à découvrir. C'est pourquoi, on résolut, en 1845, de fermer, pour un temps, le noviciat ouvert en 1823. Cette mesure ne pouvait manquer d'affliger les Sœurs converses ; cependant elles en comprirent la nécessité, et d'ailleurs elles appartenaient à la Congrégation et n'avaient rien à craindre pour elles-mêmes.

Le nombre des Sœurs converses ayant diminué, à mesure que celui des Sœurs de chœur augmentait plus que jamais ; de plus, le besoin de ces modestes et laborieuses Sœurs se faisant sentir à la Maison-Mère et dans les établissements qui se multipliaient toujours, on songea à ouvrir de nouveau leur noviciat, en 1856. Le 24 décembre de cette année, arrivèrent à la Communauté les deux premières novices converses, et, à la fin de 1858, leur nombre s'élevait à 60. La première profession eut

lieu pour elles le 2 février 1859. A la fin de 1866, le nombre des Sœurs converses était de 410 ; il était de 468, en 1877.

Le travail des mains est l'occupation des Sœurs converses. Cependant ce travail n'absorbe pas tellement tous leurs instants qu'elles ne puissent, de temps en temps dans la journée, se livrer à quelques exercices de piété. Avant tout, elles sont Religieuses pour travailler à leur propre sanctification. N'étant point chargées du gouvernement des maisons et de la direction des Sœurs, n'ayant point à traiter avec les administrations, ne prenant qu'une faible part de responsabilité dans les emplois qui sont toujours dirigés par une Sœur de chœur, elles ont une grande facilité à s'occuper d'elles-mêmes. Leurs journées se passent tranquillement dans l'obéissance, le travail et les exercices de piété, comme l'avait désiré la Sœur Jeanne qui leur a ouvert à toutes le chemin de la *Sagesse*. Sans se préoccuper du lendemain, elles peuvent se reposer délicieusement sur le Cœur de Jésus, leur Epoux et leur modèle.

On peut recevoir pour Sœurs converses des personnes qui ont été domestiques, ce qui ne se fait pas pour les Sœurs de chœur. Il est bon qu'elles sachent lire ; mais elles n'ont pas besoin d'avoir une grande instruction. On exige d'elles surtout de la piété, de la docilité, une santé ordinaire et l'amour du travail. On peut affirmer qu'il est peu de Sœurs converses, dans la Congrégation de la *Sagesse*, qui ne réunissent en elles ces qualités.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE ASSEMBLÉE CAPITULAIRE. — ÉLECTION D'UNE NOUVELLE SUPÉRIEURE GÉNÉRALE. — LETTRES-PATENTES OBTENUES DU ROI LOUIS XV EN FAVEUR DE LA CONGRÉGATION. — CONSTRUCTIONS IMPORTANTES. — MGR DE CRUSSOL, ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE, A SAINT-LAURENT. — NOUVEAUX ÉTABLISSEMENTS. — LA SŒUR HONORÉE.

En 1768, eut lieu la première assemblée capitulaire dont il soit question dans les annales de la Congrégation. Il s'agissait d'examiner des Constitutions que l'on observait déjà depuis longtemps, et de nommer une nouvelle Supérieure générale. Ces Constitutions avaient été écrites, en grande partie, sous les yeux de la Mère Marie-Louise de Jésus ; ce qui les rendait encore plus chères. On avait jugé à propos d'en essayer la pratique pendant plusieurs années, afin de s'assurer qu'elles ne renfermaient rien qui ne pût s'accorder parfaitement avec l'exacte observance de la Règle. Après un mûr examen, elles furent acceptées par le Chapitre qui procéda aussi à l'élection d'une nouvelle Supérieure, à la place de la Mère Sainte-Anastasie qui gouvernait la Congrégation depuis neuf ans.

La Sœur Sainte-Claire fut élue. Elle avait fait profession le 20 avril 1748 et avait commencé, en 1755, l'établissement de Saint-Lô, qu'elle dirigea jusqu'à son élection. Lorsqu'elle sortit de charge, elle retourna encore comme Supérieure à Saint-Lô, où elle mourut, en 1800. Pendant son généralat, on fonda les établissements de